

pari réussi par l'auteur. En outre, ce livre est clairement structuré, facilitant ainsi l'accès aux différentes thématiques abordées. L'inclusion de plusieurs tableaux récapitulatifs (le territoire des *poleis*, les tyrannies dans le Péloponnèse, le nombre d'inscriptions par région, les émissions monétaires, etc.) vient renforcer la clarté de l'exposé et une bibliographie équilibrée permet d'approfondir chaque thématique. Si nous sommes enclin à suivre l'auteur lorsqu'il avance que le contrôle macédonien sur le Péloponnèse a été moins absolu que ce que l'on a pu penser jusqu'à présent, on sera plus prudent à le suivre quand il remet en cause la notion de déclin durant l'époque hellénistique. Lorsque Polybe évoque la situation résultant de la succession des conflits avant l'avènement de la ligue achéenne (II, 62, 4), il fait état d'une région en souffrance et il est difficile de passer outre ce témoignage, certes parfois empreint de partialité, mais de première main. Au demeurant, cet excellent livre, au même titre que celui de Ioanna Kralli, *The Hellenistic Peloponnese: Interstate Relations. A Narrative and Analytic History, from The Fourth Century to 146 BC*, Swansea, 2017 (cf. *AC* 89 [2020], p. 271-272), constitue désormais l'ouvrage de référence sur le Péloponnèse durant l'époque hellénistique.

Rudolf PUELINCKX

Michel REDDÉ (Dir.), *Gallia Rustica. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive. Projet « Rurland » financé par l'European Research Council (ERC)*. Bordeaux, Ausonius, 2017-2018. 2 vol. 22,5 x 29 cm, 867 et 717 p., nombr. ill. (AUSONIUS. MÉMOIRES, 49-50). Prix : 60 € le vol. ISBN 978-2-35613-2062 ; - 2253.

Michel Reddé a pu bénéficier d'un important financement de recherche de la part de l'European Research Council (ERC) pour étudier les campagnes dans le quart nord-est de la Gaule de la fin de La Tène (D1) au ^ve siècle de n.è. L'ambition est d'analyser le monde rural romain avec ses antécédents gaulois jusqu'au Haut Moyen Âge dans ses multiples aspects et dans ses mutations les plus significatives, en s'appuyant sur des études régionales ou micro-régionales. Le premier volume propose dix-sept cas d'études de terroirs ou zones situés entre Seine et Rhin. Le second rassemble les bilans thématiques et tente une synthèse des tendances qui s'y dessinent. L'espace dans lequel se déploient les recherches est vaste, en gros de la Seine au Rhin, mais les zones choisies « en fonction des opportunités qu'elles offraient » n'en recouvrent qu'une partie. Tantôt il s'agit de terroirs, de finages, de vallées, de régions ou d'entités administratives modernes, tantôt de *civitates* romaines. Ce qui pose d'emblée un problème de comparaisons des données dans des cadres disparates de fonctionnement. Mais la confrontation d'expériences de terrain diversifiées peut constituer aussi un atout qu'entend valoriser le projet. Sur le plan des méthodes, toutes les ressources classiques sont convoquées aux côtés des plus modernes. Les approches paléo-environnementales ont acquis désormais leurs lettres de noblesse et prennent une part de plus en plus décisive dans l'évaluation des productions rurales et dans la définition des paysages et écosystèmes. L'ingénierie du traitement des données géographiques est aussi constamment sollicitée. Toutes les équipes ici à l'œuvre font preuve des compétences les plus affûtées dans les bilans analytiques proposés, ce qui vaut un ensemble impressionnant de tableaux statistiques, plans et cartes de haute définition et de grande lisibilité. On l'aura

compris, il s'agit de faire mieux que par le passé, de travailler sur des bases matérielles beaucoup plus complètes et mieux caractérisées et de changer les approches et les perspectives. La belle « villa » romaine, symbole de la romanisation des campagnes et chère à nos maîtres, n'a plus la cote. Trouver un établissement en bois et torchis, un enclos, une grange, une mare, un silo, est plus à l'ordre du jour qu'un balnéaire ou un hypocauste et, si quelques vestiges de La Tène finale tendent à faire remonter l'occupation d'un site avant les premiers signes de la romanité, on sera bien en phase avec les courants les plus avancés de la recherche du moment. « L'objectif général de l'ouvrage est donc de proposer une géographie des campagnes et de l'économie agricole du quart nord-est de la Gaule antique, une vaste zone morphologiquement très diversifiée, avec des potentialités agro-sylvo-pastorales différentes. Cet ensemble est aussi caractérisé par des héritages protohistoriques qui ne sont pas identiques en termes de peuplement, de structuration sociale, d'organisation agraire, de traditions agricoles, de production économique ; il a été aussi inégalement marqué par les transformations consécutives à la conquête romaine... ». Cette diversité de mises en valeur de l'espace rural est clairement démontrée au fil des études rassemblées dans le premier volume. Des sables flandriens aux sommets vosgiens, des lœss hesbignons aux contreforts du Morvan, ce sont autant de terroirs qui ont chacun leur histoire et qui vivent chacun leur acculturation à la romanité, voire leur fidélité aux modes indigènes de culture rurale. Les études régionales rassemblées ont aussi leur originalité de présentation, tantôt plutôt synthétiques, tantôt très ponctuelles. Elles concernent les paysages agricoles de la Rhénanie romaine, la villa d'Hoogeloon en pays taxandre, les mines et carrières entre Eifel et Rhin, une analyse spatiale – non aboutie – des sites condruzes et hesbignons « through logistic Regression Modelling », les campagnes nerviennes, la basse vallée de Seine, la région d'Amiens, les vallées de l'Oise et de l'Aisne, l'Île-de-France, l'occupation du sol chez les Rèmes, l'Alsace et la Lorraine, le Centre-Est, les Tricasses, la Côte d'Or et le finage dolois. Ces enquêtes régionales, malgré leur parcellisation, présentent des constantes qui contredisent parfois des idées reçues et ouvrent des perspectives originales : des continuités fréquentes dans la mise en valeur du sol du II^e siècle av. n.è. à l'époque romaine avec des variantes locales et des modifications de structure durant l'Âge du Fer ; une vie rurale augustéenne d'allure encore très protohistorique ; une importance soulignée de la petite exploitation paysanne à l'époque romaine ; un retour à la vieille idée d'un départ claudien pour les villas « en dur » ; une contestation et un élargissement sémantique du concept de « villa » ; la mise en exergue de nombreux types non agricoles d'exploitation des campagnes ; la diversité des productions au sein d'exploitations d'échelles variées, forêts, carrières, mines, artisanats divers. À vrai dire, ces nouvelles orientations apparaissaient déjà dans les publications des années soixante et soixante-dix, activées par les nouvelles méthodologies de la New Archaeology, mais ce sont les grosses opérations, plus récentes, de l'archéologie préventive, couvrant parfois en continu des centaines d'hectares par des examens micro-archéologiques qui ont pu vérifier la complexité de l'occupation du sol sur des millénaires. Centrée sur l'époque romaine, la présente recherche ne fait guère allusion à ces millénaires antérieurs qui ont façonné le sol et les paysages dès le Néolithique. Il n'est pas rare pourtant qu'une ferme romaine soit implantée sur les mêmes terres que celles qu'exploitaient déjà les agriculteurs du Rubané. Je pense que le façonnage des paysages ruraux ne

commence pas à la fin de l'Âge du Fer et que les « Gaulois » n'en sont pas nécessairement les principaux acteurs. – Passer de millions de micro-données régionales à la synthèse historique et à la construction de modèles économiques tient un peu de la gageure. Mais c'est la règle du jeu et l'équipe réunie par Michel Reddé s'y applique dans le volume deux. Dans certains cas, la synthèse tient plutôt du bilan et ne s'écarte pas trop des données recueillies. Dans d'autres, on touche aux enjeux et modélisations économistes, très en vogue ces dernières années, et le risque du grand écart n'est pas toujours évité. Les contributions sont groupées autour de trois thèmes : les établissements ruraux, les systèmes agricoles, le développement économique, avec en guise de mise en bouche, un plat de consistance : les conditions environnementales de l'exploitation des espaces ruraux en Gaule du Nord où sont analysées la couverture pédologique, les aptitudes culturales et le potentiel agronomique, le problème des érosions, des appauvrissements et des amendements, la biogéoclimatique, les variations climatiques de longue durée ou saisonnières. Ce chapitre est doublement intéressant. Du point de vue méthodologique, c'est un modèle de référence. Et sur le motif, il démontre les conditions climatopédologiques favorables pour l'agriculture – un climat relativement chaud et sec –, et en particulier les céréales, durant la période concernée, jusqu'aux mutations des V^e et VI^e siècles où l'on assiste à « une profonde dégradation des conditions climatiques de la production céréalière ». Les chapitres qui suivent proposent des typologies raffinées des établissements ruraux laténiens et romains du Haut et du Bas-Empire. Ces centaines de plans périodisés et contextualisés constitueront pour longtemps un recueil de référence indispensable. Le mot typologie qui suppose des groupements structurés de même schéma d'organisation n'apparaît plus très adapté aux réalités de terrain. Il y a presque autant de modèles que de cas. Les réflexions interprétatives des chercheurs rebattent les cartes en matière de définition de villas, grandes, moyennes ou petites, de relation au contexte environnemental, de productions multiples, rompant assez nettement avec le concept de grandes propriétés céréalières. Mis à part le fait, par exemple, que les lœss de Hesbaye seront toujours bien adaptés au froment et les plaines humides des embouchures zélandaises à l'élevage, ce qui est toujours le cas aujourd'hui, les polycultures, agricultures mixtes et exploitations polyvalentes semblent largement majoritaires. Cette flexibilité des systèmes agraires et leur adaptabilité aux contraintes environnementales démontrent en tout cas une agriculture performante et souvent technologiquement innovante. Si les continuités de La Tène finale à l'époque romaine sont désormais bien attestées, il ne faudrait à mon sens pas les généraliser à tout le Nord de la Gaule. Les régions rhénanes inférieure et médiane ont connu des turbulences considérables au I^{er} siècle av. n.è., accompagnées de destructions et déplacements de populations qui ont interrompu les processus de transition « douce ». Cela étant, plus au sud, les mises en valeur du sol et les structures socio-économiques indigènes ont pu se prolonger vers l'époque augustéenne et les émergences d'une acculturation architecturale n'apparaît qu'au milieu du I^{er} siècle. L'appellation de « non villa landscapes » souvent retenue pour définir certaines régions d'apparence éloignée de la culture architecturale romaine demanderait une analyse plus fine. La romanité d'une construction rurale n'est pas à mon sens seulement une affaire de briques et de pavement mosaïqué. Et l'on peut reconnaître des établissements péri-rhénans notamment, de tradition indigène, qui se développent et s'étendent au fil de

leur enrichissement pour présenter *in fine* un niveau de confort très romanisé, généralement au II^e siècle, en matériaux légers, mais sans portiques ni hypocauste. Des pratiques traditionnelles indigènes peuvent s’allier à une volonté d’assimilation des standards culturels de la romanité. Pour l’Empire tardif, la mise au point de Michel Kasprzyk est remarquable, montrant la variabilité de situations, des somptueuses villas trévières aux petits établissements en matériaux légers qui succèdent aux villas détruites. Que de nuances aussi et de variabilités décelées dans le temps et l’espace au niveau de l’appréciation des systèmes agro-pastoraux sous la plume de deux grands spécialistes des paléosciences, Sébastien Lepetz et Véronique Matterné. Les blés nus et les céréales panifiables connaissent un large développement à partir de la conquête, lié à une nouvelle culture alimentaire et à la commercialisation. L’épeautre est très présent dans le Nord-Est. La part des bovidés, à proportion égale avec les ovi-caprins et les suidés à l’Âge du Fer, augmente dès La Tène finale. Le poids en viande est important pour répondre commercialement aux nouveaux besoins de la clientèle urbaine et militaire. Le savoir-faire zootechnique des éleveurs gaulois est incontestable et reconnu dès avant la conquête. Mais comme le souligne très pertinemment Sébastien Lepetz, produire des animaux plus grands et plus lourds implique en amont toute une chaîne de production agraire et alimentaire et en aval un marché dynamique et structuré. C’est peut-être parce que ces conditions ne sont plus réunies à la fin de l’Empire que les tailles diminuent, et non pour des raisons de perte de savoir-faire. On pourrait ajouter qu’une commercialisation connectée s’appuie sur un transport efficace, dont le support routier classique est l’attelage de bœufs solides et musclés. Si le marché est déstructuré et limité dans l’espace, la production de puissants animaux de traction s’impose moins. Autre élément intéressant, la grande diversité des productions alimentaires, artisanales voire industrielles pour répondre à de multiples besoins nouveaux et à une clientèle exigeante. L’économie des campagnes au moins durant tout le Principat y répond avec un dynamisme remarquable qui génère un enrichissement considérable. La diversification est aussi la clef de compréhension du parcellaire, entre les pratiques indigènes et les cadastrations imposées, voire même les centuriations toujours très discutées et difficiles à établir dans des régions sans colonies. Mais la structure foncière reste largement inaccessible, Michel Reddé en est bien conscient. Qui détient la propriété du sol et qui l’exploite, selon quelles modalités ? Quelle est la place du bail à ferme, de la gestion différée, de la préposition ? La question n’est pas purement théorique puisqu’elle implique le fonctionnement de l’exploitation et sa définition, unitaire et autonome, ou en connexion. Que signifie, dès lors, une « petite » exploitation dont on a tendance à faire la norme ? Dans ses conclusions, Michel Reddé souligne le caractère exceptionnel du Nord-Est dans l’économie rurale de la Gaule et des provinces occidentales. Il y a longtemps que l’axe Saône-Moselle-Rhin apparaît comme un moteur économique d’une remarquable vitalité durant au moins trois siècles. Mais il s’agit de bien plus qu’un « axe » qui unit la Méditerranée aux régions du Nord : la région est riche de la Seine au Rhin. Les campagnes produisent de tout et pas seulement sur le plan alimentaire et se sont adaptées, avec souplesse et sens de l’innovation et de l’investissement productif, non seulement aux besoins régionaux en constant développement, mais à la dynamique économique générale de l’Empire. Ces deux impressionnants volumes,

auxquels on ajoutera les derniers colloques AGER, nous livrent une masse documentaire souvent inédite et de premier choix qui renouvelle sur bien des points notre connaissance des campagnes dans les provinces occidentales de l'Empire romain.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131 p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus d'actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'auto-suffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du topos littéraire que de la vie réelle même si, dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaris*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir déboursier, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités diverses. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir